

don que Dieu lui avait donné, il a accompli sa mission. Mais faut-il pour cela qu'il abjure sa raison, pour se courber honteusement devant ce génie et recevoir ses absurdités. Non ! non ! Il prête avec plaisir l'oreille aux Bossuet, aux Lamennais, quand ils sont vrais, il les juge quand ils sont faux : ils sont sujets à l'erreur.

Ainsi, son esprit est travaillé, sa raison développée et en action, son jugement formé ; le dernier coup est porté et le préjugé est foulé ; son éducation est parfaite : il dit adieu au toit sous lequel il a passé sa première jeunesse dans des jouissances si constantes et si variées, et il se lance dans le monde plein d'espérances.

Pourtant je me trompe ; non, son éducation n'est pas encore mure pour la société. Devant être un des membres de cette société, il est indispensable qu'il en connaisse les conditions de permanence et de bonheur, qu'il y sache ses devoirs. Ces conditions, comme on l'a si bien dit dernièrement dans une lecture publique, sont actuellement pour nous canadiens, la force des idées religieuses, une politique sage, et une industrie éclairée, économique et persévérante, jointes à une instruction générale et solide. Et c'est au milieu de nous que cette partie de l'éducation sociale reçoit son complément ; car tel est notre but, le but de cette société, celui de faire des citoyens qui connaîtront toujours de plus en plus les véritables intérêts de leurs pays, et de les rendre forts pour soutenir ces intérêts. Un œil quelque peu exercé ne peut s'empêcher d'apprécier l'influence heureuse que notre société est destinée à exercer bientôt sur notre avenir canadien. Car bientôt parmi ces mêmes hommes qui remplissent aujourd'hui ces salles, un certain nombre seront appelés à législater sur les grands intérêts de la nation comme sur leur intérêt privé et local. Et alors que ne peut-on attendre de ces hommes qui auront épuré leurs idées en commun, et consacré tant de loisirs à des travaux instructifs, à raisonner l'expérience du passé. C'est alors que nous verrons les véritables résultats de cette association, dans laquelle, quelques personnes, indifférentes et superficielles ne veulent apercevoir qu'un simple amusement, un passe-temps agréable, pour lui refuser la moindre importance dans la société.

Je ne puis mieux terminer, mes amis, ces quelques considérations sur les effets de l'instruction, qu'en signalant un progrès qu'elle vient encore de faire dans notre pays, progrès important surtout dans les circonstances exceptionnelles où nous nous trouvons.

Le même établissement qui vient d'introduire l'étude de l'Economie Politique, donne aussi aux élèves un cours raisonné, exposant d'une manière succincte et précise la vérité de la religion, sa nature bienfaisante, son développement, ses preuves historiques, ses combats, ses gloires, ses grandes institutions. Réjouissons nous, mes amis, de cette nouvelle amélioration ; car cet enseignement est destiné à conserver le noble et précieux héritage moral que nos pères, nous ont religieusement transmis intact et que des nations étrangères semblent regarder avec l'œil d'un dépit jaloux, mal déguisé par les détours qu'elles ne cessent de prendre pour nous le ravir. Cette œuvre est donc toute nationale. Ce titre lui suffit pour assurer notre reconnaissance à ses auteurs.

F.

Montréal, Janvier, 1846.

PARTIE RELIGIEUSE.

—Nous nous faisons un plaisir de mettre sous les yeux de nos lecteurs, la plus grande partie d'une lettre que le R. P. Alexandre Taché, missionnaire, oblat, écrit à sa mère du mois de Septembre dernier. Après lui avoir exposé l'état d'aïeance où il se trouve chez Mgr. Provencher, il continue ainsi sa narration :

« Le dimanche après notre arrivée fut caractérisé par deux faits qui ne s'effaceront de sitôt de ma mémoire. Le matin j'eus le bonheur de faire un nouveau pas vers le sacerdoce, et d'être promu à l'ordre sacré du diaconat. J'étais dans la joie ; mais le soir, une bien sanglante tragédie vint plonger tout le monde dans la tristesse. Permettez-moi avant de vous raconter le fait, de vous donner quelques détails nécessaires à son intelligence. Il y a dans le territoire de la Rivière-Rouge, outre nos Métis, ou Bois-Brûlés, de nombreuses tribus de Sauvages connus sous le nom de Sautaux, puis plus loin, dans les Etats-Unis, sont les Sioux. Ces Sautaux et ces Sioux sont constamment en guerre. L'automne dernier, nos Bois-Brûlés étant allés à la chasse de la vache, les Sioux leur déclarèrent la guerre, et tuèrent un de leurs. Alors les Bois-Brûlés, au lieu de faire la chasse aux vaches, la firent aux hommes, et immolèrent huit Sioux. Cet acte de vengeance pouvait attirer d'épouvantables représailles ; mais comme tous les Sauvages redoutent beaucoup les Métis, les Sioux eurent plus avantageux de chercher la paix, et dix des chefs de leur nation arrivèrent ici le 31 août, pour conclure le traité. Comme ils étaient des personnages distingués, ils voulurent aussi visiter les éminences du pays ; en sorte que nous fûmes honorés de la visite de ces dix ambassadeurs. Leur figure est empreinte d'un caractère de grandeur et de noblesse bien marqué. Une digne et majestueuse gravité contrastait d'une manière frappante avec la jeunesse de plusieurs d'entr'eux. Ils avaient l'air convaincus de l'importance de leur mission ; puis des carquois bien fournis de longs arcs et quelques fusils se trouvaient en leurs mains, pour montrer que s'ils venaient demander la paix, ils ne prétendaient point être traités comme des lâches, mais bien comme de vaillants et courageux guerriers. Ce qu'il avait de singulier, c'est le costume. L'un d'eux avait assez de

plumes sur la tête pour faire un bel oreiller ; leurs longs cheveux, leurs figures teintes de différentes couleurs, leurs habits aussi variés par la forme, que par le fond, formaient un ensemble indéfinissable. Monseigneur leur fit servir à manger, et c'était un spectacle assez singulier de voir des ambassadeurs mangeant à terre sans autres ustensiles que leurs mains.

Après nous avoir laissé jouir assez longtemps du spectacle de leurs personnes ils se retirèrent ; cinq minutes étaient à peine écoulées que nous entendîmes un coup de fusil. C'était un Sautaux qui héritier de la haine de ses ancêtres et désirant venger la mort de son père venait d'immoler un Sioux. La balle meurtrière perça le corps du Sioux, atteignant un jeune Sautaux qu'elle perça aussi et alla tomber dans les habits d'une femme. La chose se passa en plein jour à deux pas d'ici, au milieu d'une nombreuse assemblée. Le meurtrier sentant son crime et craignant d'être appréhendé, rechargé son fusil pour augmenter le nombre des victimes de sa fureur ; mais un intrépide métis ne lui laissa pas le temps et le lui enleva. Alors le Sautaux crut devoir recourir à la fuite mais quelques Bois-Brûlés se mirent à sa poursuite et l'atteignirent ; on le mit en prison.

Pendant ce temps quelques Sautaux trempèrent leurs mains dans le sang du Sioux mort et s'en frottèrent la poitrine, l'un d'eux porta le raffinement de la cruauté jusqu'à lécher les traces du sang de cet infortuné. On en ferma les neuf autres Sioux dans le fort, car ils pouvaient tous devenir les victimes de l'irritation que causa ce double meurtre. Les Bois-Brûlés se comportèrent si bien dans cette malheureuse rencontre qu'ils gagnèrent l'amitié des Sioux, et ceux-ci s'en retournèrent comblés de présents, satisfaits de la réception qu'il reçurent (le meurtrier excepté) ayant conclu un traité avantageux de paix avec les Bois-Brûlés et même quelques tribus de Sautaux. Vingt Métis leur servirent d'escorte se faisant fort de les conduire en sûreté dans leur pays. Puis comme nous sommes en pays barbare la justice poursuivait l'effaire de meurtre, il fut jugé et condamné à la corde, la sentence de mort fut exécutée samedi dernier. C'est la première fois que la peine capitale est infligée dans ce pays. Le plus heureux dans cette circonstance est sans contredit le meurtrier. C'était un jeune homme de 25 ans. Enfant, il avait aimé les instructions de M. Belcourt, mais vint l'âge des passions et ce malheureux qui n'était pas encore baptisé se plongea sans réserve dans toutes sortes d'excès. Bien des fois le missionnaire tenta de le ramener, mais en vain. Après son incarcération il devint un tout autre homme. La pensée de la mort qu'il allait subir jointe au souvenir de ses crimes le changèrent complètement. Il demanda M. Belcourt. Il fut baptisé quelques instants avant de monter sur l'échafaud et ses sentiments furent tels à ce moment suprême qu'il y a tout lieu d'espérer que cette peine temporelle lui a procuré à l'instant même un bonheur qui ne finira point. Le jour du meurtre, un autre accident vint encore ajouter au deuil de cette journée néfaste. Un Bois-Brûlé croyant tirer sur un ours tua un Sautaux. Le premier de ces malheurs va peut-être vous faire croire que notre vie est exposée ici, mais de grâce, bonne mère, rassurez-vous. Les Sioux ni les Sautaux n'attaquent jamais les Métis quand ces derniers sont chez eux ; ils les redoutent excessivement. Il n'y a pas de danger pour les prêtres. Les chrétiens nous aiment et nous respectent beaucoup, puis les infidèles nous prennent pour des magiciens et comme ils sont extrêmement superstitieux, ils se garderaient bien de nous faire la moindre des choses dans la crainte que nous leur jetions des sorts. En sorte que nous sommes plus en sûreté que dans quelque pays que ce soit. Ce qui rend les Métis si redoutables, c'est d'abord leur nombre mais surtout leur habileté. Habités à la chasse du bœuf sauvage, ils forment la cavalerie la plus redoutable qu'il y ait au monde. Les chevaux dressés à cette chasse sont d'une vigueur et d'une ardeur étonnante, mais l'habileté des hommes surpasse presque tout ce que l'on peut s'imaginer. Les rênes d'une main et le fouet de l'autre, ils tirent sept coups de fusil par minute, le cheval étant à la vive course. Il en est même un, qui dans un pari, a chargé et tiré cinq coups à balle pendant que son cheval faisait un arpent chiné, bride abattue, et plusieurs qui ont tiré le cinquième coup quelques pas après être dépassé la borne. Puis ils ne tirent point au hasard, car chaque coup abat une vache et souvent pour s'amuser en galopant ainsi, ils logent une balle dans les flancs d'un pauvre oiseau qui passe au-dessus de leur tête. Ce qu'il y a de plus étonnant encore c'est qu'il reconnaissent toujours ou presque toujours les animaux qu'ils ont tués et pourtant il y a jusqu'à trois cents chasseurs qui chassent en même temps la même bande de vaches. De temps en temps ils mettent un, deux ou trois grains de plomb avec leurs balles pour reconnaître plus facilement leurs vaches. Un bon chasseur lorsqu'il y a assez de vaches, en tue jusqu'à cent, pendant la chasse. Ces vaches sont grosses et grasses, se vendent avec la peau (nos robes de carioles) cinq chelins. Les Sauvages sont pourtant de bons chasseurs et n'aiment guère les actes d'humilité, cependant ils ne peuvent se dispenser de reconnaître la supériorité des Bois-Brûlés et n'osent les attaquer dans la crainte d'en être traités comme des vaches, ce qui leur arriverait indubitablement. C'en est assez pour cette fois sur le compte de ces Sauvages et Bois-Brûlés.

« Je serais prêt en même temps que je ferai mes vœux, c'est-à-dire, au commencement du mois prochain. En sorte, bonne mère, lorsque vos mains touchent cette lettre les miennes auront reçu l'onction sainte ; lorsque vos yeux tomberont sur ces lignes, les miens se seront élevés vers le ciel pour en faire descendre la victime sainte ; lorsque vos lèvres articuleront ces mots, les miennes seront teintes du sang de cette auguste victime. Qui, maman, votre fils en sera prêt ; votre Alexandre, quelque indigne qu'il en soit, sera monté à l'autel pour rendre hommage à son Dieu et le prier de bénir sa mère. Votre piété mieux que mes paroles peut vous dicter ce que vous avez à faire pour moi, c'est de prier et de prier beaucoup. De mon côté, bonne maman, lorsque je tiendrai en mes mains le corps du Sauveur, je le prierais de répandre ses plus abondantes bénédictions sur une mère chérie, sur un oncle auquel je dois tout, sur une tante dont les prières ferventes me procurent peut-être ce bonheur, sur des frères qui me sont si chers, sur mes parents et mon pays que je n'ai laissés que pour l'amour de mon Dieu que j'aime toujours bien tendrement. »

Mélanges Religieux.

AGRICULTURE.

Bien des personnes pensent qu'un journal d'agriculture et les articles sur ce premier des arts, qui paraissent de temps à autre dans nos feuilles périodiques, sont choses qui n'ont pas le sens commun, et qui, pour le moins, sont inutiles, puisque, dit-on, les personnes auxquelles on les destine ne les lisent pas. Je soutiens que c'est là une bien grave erreur ; il y a plus de cultivateurs qui lisent les journaux qu'on ne le pense communément. D'ailleurs, dans un pays exclusivement agricole comme le nôtre, chaque membre de la société ne devrait-il pas être cultivateur au moins en théorie, ne serait-ce que pour ne pas paraître tout dernièrement tombé de la lune, aux neuf dixièmes de ceux avec lesquels on a des rapports journaliers. Ces connaissances acquises sans peine dans un journal de quelques feuillets, qui paraît une fois le mois, mettent ceux qui les acquèrent à même de les communiquer à ceux qui ne lisent pas, il est vrai, mais qui peuvent les mettre en pratique. Si, au reste, les journaux et les articles d'agriculture trouvent aujourd'hui peu de lecteurs, tout le monde avouera qu'il devrait en être autrement, et pour qu'il en soit autrement il faut publier d'abord des journaux et des articles d'agriculture.

Je sais bien que sur la plupart des hommes et surtout de ceux qui ne sont pas instruits l'exemple opère plus efficacement que le précepte ; mais encore faut-il que le précepte existe quelque part comme guide de la pratique. Si chaque cultivateur pouvait connaître tout à la fois la théorie et la pratique de l'art si difficile et si compliqué de la culture de la terre, les campagnes quelquefois si désolées seraient de vastes et délicieux jardins, et un pays comme la France, où pourtant l'agriculture fleurit, nourrirait soixante millions d'habitants au lieu des trente-quatre millions qui nous nourrit à peine aujourd'hui. Ce résultat sera probablement longtemps, sinon toujours impossible, parce qu'on ne peut guère attendre que la classe, généralement la plus pauvre de la société, possède jamais le degré d'éducation voulu pour l'atteindre. Mais on peut comparer les cultivateurs aux défenseurs de la patrie sur le champ de bataille, qui n'ont pas besoin d'être tous des hommes consommés dans l'art de la guerre ; les chefs donnent l'ordre et surtout l'exemple et la masse court à la victoire. C'est de l'exemple, à défaut d'éducation, qu'à besoin la foule des cultivateurs pour vaincre la nature et tirer de son sein avare, d'inépuisables richesses.

Heureusement, malgré l'état arriéré de notre agriculture, nos cultivateurs possèdent au milieu d'eux plus d'un modèle qu'ils peuvent suivre, et on doit dire à leur louange qu'ils adoptent volontiers toute innovation dont ils reconnaissent l'avantage ; bien différents en ceci de leurs frères d'Europe, qui regardaient comme sorciers, et se gardaient bien de les imiter, leurs voisins qui au moyen d'une culture plus intelligente savaient doubler les produits de leurs champs. Le temps n'est pas encore éloigné où on ne connaissait en Canada ni le trèfle, ni la féclée (en anglais timothy, improprement appelée ici mil), ni la pomme de terre (patate), ni la betterave champêtre, ni la fève de marais (horse bean), où l'on attelait les bœufs par les cornes, où l'on faisait péniblement trainer par deux chevaux et quatre bœufs une lourde et méchante charrue, où l'on ignorait l'usage du piètre comme engrais et où l'on faucillait avec une faux de deux pieds de long. L'exemple a donc déjà opéré de grands changements dans notre agriculture, et je me flatte qu'on peut en attendre de plus grands encore de l'exemple guidé par la science.

Des amis de l'agriculture en ce pays ont souvent écrit sur la culture de la betterave champêtre, et j'ai vu qu'il y avait cru qu'ils avaient prêché dans le désert ; cependant je viens d'apprendre qu'un cultivateur canadien voulant enfin essayer ce qu'il voyait recommander depuis si longtemps, en a enfin semé l'an dernier un acre, et cet acre lui a produit, dit-il, un volume de racines égal à celui qui lui auraient donné deux acres plantés en pommes de terre, dans les bonnes années. Il prétend que ce champ n'a pas exigé plus de main d'œuvre que n'en aurait exigé un d'égale étendue planté en pomme de terre. Il ne faut pas conclure que la valeur de la récolte est doublée comme l'est le volume, car les qualités nutritives de la pomme de terre sont à celles de la betterave champêtre comme 50 à 83 à peu près. Il est d'autant plus à désirer que l'exemple de ce cultivateur entreprenant soit suivi qu'il est plus à craindre que la funeste maladie qui ravage la pomme de terre, ne continue et ne se propage dans les parties mêmes du pays où elle ne s'est pas encore fait sentir. M. Trudeau, apothicaire de cette ville, a constamment en vente de la graine de betterave champêtre d'une excellente qualité.

Malgré tout ce qu'on peut dire en faveur de la betterave champêtre, je ne dois pas oublier de dire un mot, en passant, de la carotte pour le moins aussi productive et plus nutritive quelle, étant l'une à l'autre, sous le rapport alimentaire, comme 138 à 169. La carotte est ma racine favorite, et je n'en parle ici qu'avec connaissance de cause, l'ayant cultivée avec succès. Cependant elle exige plus de main d'œuvre que sa rivale, mais aussi est-elle bien supérieure, pour les vaches à lait surtout.

Le même cultivateur planta, il y a quelques années, un verger dans un terrain inculte, sur un rocher où il croissait à peine une herbe rare et fétide. Il mina le roc à la place qu'il destinait à chaque pommier, y transporta de la terre, etc., bref, à force d'intelligence et d'industriels efforts il a réussi tellement qu'il a cueilli cette année 200 minot de pommes. Il perdit d'abord plusieurs de ses arbres parce que, pense-t-il, il

les taillait en mai. S'étant mis depuis à les tailler en avril, il n'en a plus perdu. Il confit des pommes pour l'usage de sa maison, avec du miel qu'il recueille également sur sa terre.

Les cultivateurs d'origine française dans le Bas-Canada sont généralement dans l'habitude de laisser leur blé sur le champ en javelles jusqu'à ce qu'il soit suffisamment sec et que le temps leur permette de l'engranger. Cette méthode est vicieuse pour deux raisons ; si la saison est pluvieuse, la paille perd la plus grande partie de son prix comme fourrage et le grain est sujet à germer. Dans le Haut-Canada et dans les township du Bas-Canada on le met en shocks, opération qu'on connaît assez généralement, je crois, dans le Canada français sous le nom de quintaux, quoiqu'on ne la pratique guère. Dans cet état le grain n'a rien à redouter de la pluie, quelque continue et forte qu'elle soit, et il n'y a qu'une très petite partie de la paille qui en soit affectée. D'un autre côté, le grain complète sa maturité et la paille sèche presque aussi vite qu'en javelles. Le cultivateur que j'ai cité, a adopté la pratique de mettre son grain en quintaux, et cette année pendant que ses voisins ont perdu beaucoup de grain et surtout de temps à retourner leurs javelles, il a conservé le sien dans le meilleur état possible. Il a même laissé ainsi de l'avoine sur le champ jusqu'après les premières neiges, et elle n'a pas plus souffert que si elle eût été dans la grange. Plût à Dieu qu'on suivit généralement cet exemple, surtout dans le district de Québec, où la perte est si grande chaque année par la pernicieuse pratique de laisser le grain en javelle. Je dois dire pourtant ici que la mise en quintaux n'est pas d'une aussi grande utilité pour l'avoine que pour les autres grains, parce que l'avoine en javelles, quand le temps est chaud et sec complète sa maturité en deux ou trois jours. C'est pour le blé que cette opération est la plus utile.

Comme vous le voyez, M. l'éditeur, je n'ai rien dit ici qu'on n'ait déjà publié cent fois ; ce que j'ai trouvé important c'est de pouvoir citer à ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'agriculture, l'exemple d'un cultivateur qui sort de la route battue, essaie ce qu'il regardait peut-être jusqu'alors comme des innovations et réussit complètement dans ses essais. Il ne me reste plus qu'à leur dire ! « Allez et faites de même. »

—Minerve.

[De la Minerve.]

BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE DES NOUVEAUX PAYS-BAS OU DE LA NOUVELLE-YORK SOUS LES HOLLANDAIS.—Par E. B. O'Callaghan, chez Appleton, & Co. New-York.

Les principaux faits et même beaucoup de détails relatifs à l'histoire des deux colonies-mères de Massachusetts et de Virginie sont connus de nos concitoyens presque aussi familièrement que les petits événements journaliers qui se passent au sein de leurs familles. Mais pour ce qui est de l'histoire de notre grande République durant le demi-siècle qu'elle demeura sous la domination hollandaise et pendant lequel furent jetés les fondements solides de ce vaste et prospère Etat, la plupart de ses habitants la connaissent moins qu'ils ne savent l'origine et les progrès de la domination anglaise dans les Indes.—L'on sait assez généralement que Henri Hudson, engagé au service de la compagnie Hollandaise des Indes Orientales, fit voile d'Amsterdam dans un petit bâtiment nommé la Demie-Lune, à la recherche d'un passage pour pénétrer à la Chine et aux Indes par le nord-ouest ; qu'à la vérité il ne découvrit pas ce passage ; mais ce qui valait mieux, qu'il arriva dans une des plus belles baies, l'un des meilleurs ports qui soient au monde, à l'embouchure de la noble rivière qui porte son nom.

Que pour mettre à profit cette heureuse découverte, les Hollandais s'établirent d'abord sur l'île de Manhattan, (maintenant New-York) pousèrent bientôt leurs établissements jusqu'au lieu où est aujourd'hui situé Albany ; que leur principale occupation fut le trafic des fourrures avec les sauvages, à quoi ils réalisèrent de grands profits.

Ils étaient d'intrépides fumeurs ; les hommes portaient de très larges pantalons ; les femmes se couvraient des jupes les plus amples qui aient été jamais portées ; elles élevaient de très-nombreuses familles de robustes enfans. Avec tous ces éléments de bonheur, ils eussent coulé des jours paisibles, sans les tracasseries continuelles et fort scandaleuses de leurs voisins ; ces voisins étaient d'un côté les Yankees du Connecticut, odieux parieurs, questionneurs infatigables, contrediseurs ; de l'autre les Suédois de la Delaware, hardis buveurs, impies blasphémateurs, joueurs aux combats de coqs.

En un mot, ce que nous savons de l'histoire primitive de l'Etat de New-York, nous l'avons appris dans les pages amusantes du très-véridique Dietrich Knickerbocker.

Peut-être beaucoup de personnes sont portées à croire que les annales d'un peuple aussi phlegmatique que les Hollandais ne méritent guère d'être conservées, et qu'elles ne doivent contenir rien qui prête à un puissant intérêt ou qui soit propre à faire naître de vives émotions.

Pour s'éclairer sur ce point, qu'on se rappelle l'histoire générale de ce peuple depuis l'époque où il commença l'œuvre herculéenne de ravir à la mer un sol qu'elle couvrirait tout entier de ses ondes, puis de repousser de cette terre la tyrannie du plus puissant des monarques qu'ait eus l'Espagne, jusqu'aux temps plus récents, où disputant l'empire des mers à l'Angleterre ; les

flottes victorieuses de Ruyter et de Van-Tromp balayèrent la Manche ; des conquêtes héroïques furent exécutées dans les Indes Orientales, des établissements multipliés formés dans l'Océan pacifique et dans la mer des Indes, ceux du Cap de Bonne-Espérance et celui de cet Etat solidement fondés.

On comprendra que c'est là une source abondante où l'on peut puiser des incidents très-propres à émouvoir le lecteur et à embellir les pages de l'histoire. La fondation d'une colonie aussi importante que celle des Nouveaux Pays Bas, par une nation aussi judicieuse et persévérante que les Hollandais, la formation des institutions les plus convenables pour assurer sa prospérité, offrait à l'historien laborieux un trésor de recherches curieuses et de découvertes assurées.—Nous sommes forcés de dire qu'il ne tourne pas à l'honneur des hommes éclairés de cet Etat et spécialement de ceux qui sont d'origine Hollandaise que l'histoire de ces temps anciens si intéressants n'ait pas été faite plus tôt, et que cette tâche honorable soit échue tardivement à un homme qui, à cause de son origine étrangère, n'avait pas en s'ex chargeant, des motifs aussi pressants de le faire que nos propres concitoyens.

Nous nous plaignons cependant à reconnaître le talent de l'auteur à entreprendre un travail qu'on devait beaucoup désirer, et son habileté à le bien exécuter. Sa patience a dû être extrême pour déchiffrer les liasses très-nombreuses de manuscrits presque illisibles, écrits dans l'ancien idiome Hollandais ; il a eu recours en même temps à tous les moyens qu'il a pu mettre en usage pour acquérir des renseignements étendus et exacts sur cet âge historique, obscur, ignoré jusqu'à ce jour.—Il a tout co-ordonné dans un récit attrayant, simple et méthodique, plein d'intérêt et d'instruction. Le volume grand octavo, d'une excellente exécution typographique, qui nous a été donné par l'auteur, contient le récit des temps qui se sont écoulés depuis l'époque de l'organisation des compagnies Hollandaises des Indes, de la découverte du pays par Hudson et de son gouvernement jusqu'à la fin de celui de Guillaume Kieft et aux commencements de Pierre Stuyvesant. Dans tout le cours de cet ouvrage, M. O'Callaghan fait preuve d'une inaltérable constance unie au plus sincère et honorable respect pour la vérité.

La quantité de renseignements rares et importants qu'il a recueillis et dont il étale la richesse dans un ordre clair et précis est immense, et il semble vraiment ne rien laisser à désirer pour que nous ayons l'entière connaissance de l'histoire primitive de notre colonie. Ce livre est par conséquent indispensable à toutes nos bibliothèques.—Les éditeurs ont apporté le plus grand soin pour en faire un volume élégant et correct. Les avantages de cette bonne exécution matérielle jointe aux nombreux témoignages d'approbation qu'il a reçus pour M. O'Callaghan une première récompense bien méritée, de ses profondes recherches du labeur pénible qu'il s'est imposé pour écrire "l'histoire des Nouveaux Pays-Bas."—Nous avons la permission de la part de deux citoyens des plus distingués d'Albany, descendants des premiers pèlerins émigrés de Hollande en ce pays, très-capables par leurs lumières de se former une juste appréciation des mérites de ce livre, de publier les lettres suivantes qu'ils ont adressées à l'auteur.

Chapel street, 23 décembre, 1845.
Cher monsieur.—Je vous remercie cordialement de l'exemplaire que vous m'avez envoyé de votre "Histoire des Nouveaux Pays-Bas." Je me réjouis de la brillante façon avec laquelle elle se présente au public et de l'accueil honorable qui lui a été fait, à en juger par les annonces et les comptes-rendus publiés dans les journaux. Si vous n'aviez pas entrepris cet ouvrage, il n'est que trop probable que les mémoires des premiers colons venus en cette partie du Nouveau Monde que vous avez recueillis et dont vous avez assuré la perpétuité, auraient été ensevelis dans l'oubli, ou au moins n'auraient été que très peu connus. Tous les américains qui s'intéressent à l'histoire de leur pays, et ceux surtout qui sont d'origine hollandaise ont contracté envers vous une véritable dette de reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être, etc,
votre ami,
H. BLEKER.

Dr. E. B. O'Callaghan.

Allany, 29 décembre, 1845.

Cher monsieur.—Je suis chargé de la part du comité pour l'achat des livres de la bibliothèque de l'Etat de New York (MM. Dr. Wendel et Prun), de vous prévenir que si vous voulez leur envoyer une liste des ouvrages qui peuvent vous être les plus utiles pour continuer vos travaux historiques, ils les feront demander par le bateau-à-vapeur qui partira le premier février, jusqu'au montant d'une dépense de cent piastres. Le comité croit que ce témoignage d'approbation et d'encouragement vous est dû pour vos grands travaux et vos heureux succès dans la collection et la publication des annales des premiers temps de la fondation de cet état puisqu'ils savent que sur vos conseils ils ajouteront des livres importants à la collection de la bibliothèque de l'Etat ; ils feront en même temps des arrangements qui vous en permettront le libre usage.

Sincèrement votre, etc.,
F. ROMÉYX BRCK.
[Traduction du Commercial Advertiser de Buffalo.]
H. Z.

N.B.—Le livre du Dr. O'Callaghan n'ayant pas encore pénétré en nombre dans le Canada nous ne pouvons le recommander que sur les témoignages de ses premiers lecteurs chez nos bons voisins. Ces témoignages sont trop nombreux et trop respectables pour laisser du doute dans notre esprit sur la valeur de cet ouvrage. La personne du Dr. O'Callaghan est si connue parmi nous, ses services publics comme ancien membre de notre parlement provincial et comme éditeur du journal le Vindicator, la beauté de son style et la puissance de sa logique lorsqu'il défendait les droits de notre pays avec tout le dévouement qu'il eût pu avoir pour le sien propre, sa vie canadienne, si je puis ainsi dire, a été si bien appréciée, qu'elle doit lui assurer nos sympathies dans ses nouvelles et honorables occupations qui lui gagnent une belle réputation aux Etats-Unis. Après l'histoire de notre pays, il n'en est pas de plus intéressante pour